3
48

JEAN LAMBERT

LE PATRON

BLOUD & GAY

Jean **LAMBERT**

Né à Armentières en 1927. Docteur en Droit (1954), membre de la Bourse des valeurs de Lille de 1956 à 1966, sucessivement chargé d'enseignement (1957), chargé de cours (1963), directeur de recherches (1968) aux Facultés Catholiques de Lille. Après s'être préparé à un enseignement de Science Politique, a opté pour celui de l'Administration de l'Entreprise, comme chargé des recherches de l'Institut Scientifique de Haute Direction (présidé par le Professeur Stéphane Cambien) et des enseignements de Financement et de Gestion des entreprises, aux Facultés Catholiques de Lille. Jean Lambert tente dans ses enquêtes de faire converger les préoccupations des historiens, des sociologues et des juristes: c'est dans cette optique qu'il présente, en référence à des travaux antérieurs sur le patronat du Nord de la France, le présent ouvrage.

HL

LE PATRON

16°Ll 4
91

DL - 16 6 1969 - 10562

le patron :
de l'avènement à la contestation

Jean Lambert

bloud et gay

DU MÊME AUTEUR

Origines et évolution d'une bourgeoisie : quelques familles du patronat textile de Lille-Armentières (1789-1914), préface de Jacques Chastenet, Lille, en vente chez E. Raoust, 11, rue Neuve, 1954.

© by Bloud et Gay 1969

Printed in Belgium

En reconnaissance, à mon père…
A la mémoire de ma mère,
Denise Lambert-Dansette,
à qui ces lignes doivent tant.

« Si nous voulons comprendre l'organisation traditionnelle de la direction des entreprises sur le continent, nous devons, avant tout et par-dessus tout, nous pénétrer de l'importance des distinctions de classe. »

David Granick.

Préliminaires

UN MONDE NOUVEAU

« Certains possèdent la puissance ou la fortune, l'illustration de la naissance ou la distinction du mérite... » (A. de Mun).

Une curieuse timidité

Années 1820... En France, il n'est point, ou peu, de cheminées qui fument. L'ambiance n'est pas encore à la mutation d'un système de production qui a connu les siècles. Le pays ne semble pas mûr pour l'industrie quand, outre-Channel, par-delà les falaises — que l'on perçoit toutes proches, de Boulogne ou de Calais, — déjà, un peu partout, les campagnes anglaises se transforment, quand les villes naissent ou s'agrandissent démesurément sous l'impérieuse poussée de facteurs techniques certes, mais aussi sous la poigne énergique d'hommes hardis : l'industrie, là-bas, depuis trois quarts de siècle, a droit de cité. Et déjà un patronat la gouverne.

C'est avant tout une question de contexte, et, apparemment, d'air que l'on respire. Il changera bientôt. Mais, pour le moment, dans cette France du premier tiers du siècle — un nouveau « siècle

des lumières », pourtant, qui laissera, à sa fin, totalement méconnaissables les conditions générales d'une existence au style immobilisé depuis des siècles, voire des millénaires, — une France dans laquelle les conditions d'un grand renouveau viennent d'apparaître il y a vingt ou trente ans, la « vocation » industrielle, hormis quelques exceptions, d'ailleurs brillantes, ne se fait guère sentir. On perçoit, à agir, une curieuse timidité.

Lisons par curiosité, et pour illustrer d'un exemple une tendance qui se reproduisit certainement très souvent, cette curieuse correspondance d'un homme d'affaires du temps, le Lillois Malfait. Il a vu le jour aux dernières années de l'Ancien Régime, et, sous l'Empire, comme beaucoup de bourgeois de Lille, est « négociant ». Il est, ou a été, riche. C'est un homme éclairé. Mais il est surtout, notons-le, dégoûté par le marasme d'affaires qui se font et se défont, plus souvent médiocres que bonnes. Il va abandonner. N'y aurait-il pas une place, demande-t-il, en février 1811, à un ami parisien, de vérificateur des tabacs dans sa ville natale ? « Elle n'occupe guère », et « rapporte un revenu de 17 à 18 000 francs ». Certes il faut verser un cautionnement, mais qu'importe ! Au moins il s'agit, là, de places sûres ! La rente, la terre, la fonction publique, le notariat, accaparent le Français de Balzac, et Monsieur Madeleine, l'« industriel », est le produit plus tardif de l'imagination de Hugo. Il faut, en effet, encore attendre quelques années au moins.

Une économie pré-industrielle — pré-patronale pourrions-nous dire — en fait continue de se faire jour : économie d'Ancien Régime, quand, pourtant, les bases du renouveau, de la mutation, ont été jetées par la Révolution des Français, des bourgeois français. Pourquoi, chez nous, cette inertie ?

L'ère pré-industrielle

A la fin du XVIIIe siècle, la corporation avait agonisé. Mais elle avait étouffé, des siècles durant, toute possibilité de « décollage » d'un système de production puissant. Des bourgs ruraux (le « plat pays ») avaient, par ailleurs, été étranglés par certains privilèges des cités

fermées. Voici, en Flandres, Roubaix et Tourcoing : de grands villages, encore, aux environs de 1800. Là, presque tout de suite, une fois le système aboli, l'essor sera puissant. La novation pourra jouer : les mêmes articles, dans certaines corporations, avaient pendant des siècles dû être produits dans des qualités inchangées ! L'immobilisme, à l'état d'institution !...

En matière sociale, la formation d'élites ne pouvait en résulter. Le « patronat » d'Ancien Régime est rare. Mais, *vingt ans après la proclamation du nouvel état de droit*, il en est de même. Les conditions générales de la production demeurent presque inchangées. La coutellerie de Thiers est demeurée artisanale, dispersée ; de nombreuses tanneries subsistent dans les campagnes ; des maîtres de forges — aristocrates ceux-là —, à proximité de leurs vieux gisements de fer et surtout de leurs cours d'eau qui dispensent la force motrice, s'adonnent aux formes antiques de la production : le tissage — du lin, de la laine ou du coton — dans le Nord, dans l'Est ou dans l'Ouest, demeure une activité pour travailleurs disséminés, « commanditée » par de grands commerçants urbains ; la draperie de Reims est dans le même cas. Point encore de « patrons », avec ce que ce vocable impliquera de charismes, de pouvoirs, d'organisation, d'innovation.

Premiers îlots de patronat

Point de patronat, ou peu... Si la Révolution ne crée pas la nouvelle industrie, à l'inverse, des « îlots » de patronat n'avaient, apparemment, pas attendu l'avènement de la liberté des affaires pour se manifester.

Anzin... : dès le second tiers du XVIIIe siècle se devine l'amorce de la prestigieuse compagnie. Aniche naît un peu plus tard, moins chanceuse et plus discrète. Les animateurs ? Des nobles, mais imaginatifs : ils vont créer l'embryon d'un formidable bassin charbonnier. Dans l'Est, une grande famille de chefs à poigne, les Wendel, n'attendent pas, eux non plus, la loi d'Allarde. A Abbeville, les van Robais, importés par Colbert, figurent une dynastie qui a pros-

péré durablement. A Louviers, Decretot, à la tête de la plus belle fabrique de draps du monde; Oberkampf, de Jouy, qui se voit, en 1787, anoblir pour de belles toiles imprimées...; Perret, à Lyon; Chaptal, qui sera compagnon de l'Empereur, Hanriot...; tous ces grands animateurs commandent, eux, déjà, des hommes. Ils organisent. Ils innovent. Ils figurent, ou vont figurer, un premier patronat.

La Révolution et l'Empire apportent leurs alluvions. Mais cette période de guerres constantes a peut-être surtout son lot de craintes et d'entraves, de difficultés et de retards, à verser au dossier de l'histoire du patronat français. La bourgeoisie demeure comme traumatisée... De larges pans de l'ancienne Économie, l'économie portuaire notamment, s'effondrent, et ce sont des centres nouveaux, Lyon, Lille, Strasbourg, Roubaix, qui vont connaître une activité intense. On se cherche encore. Les fortunes sont, parfois, éphémères, ainsi celle de ce Boyer-Fonfrède, qui s'écroule à Toulouse, et celles de beaucoup de familles qui n'iront pas jusqu'aux « glorieuses ».

Des patrons hardis, cependant, se révèlent : Richard-Lenoir, toujours cité, avec, sous l'Empire, ses 15 000 ouvriers; Gros, Davillier et Roman, qui, à Wesserling, « intègrent » filature, tissage, blanchisseries, impressions... Mais la sidérurgie, surtout, figure alors parmi les branches les plus représentatives de l'industrie, avec, d'ailleurs, des aspects particulièrement « féodaux » qui illustrent déjà la « condition patronale » : immobilisations (en terrains et installations) importantes; concentration des travailleurs dans de mêmes locaux. Le Creusot est un des berceaux où naît la sidérurgie française, mais les Schneider n'y sont pas, dont le père œuvre encore dans son étude de notaire lorrain.

1830. Le point de départ : Une conjonction de bonheurs

La mutation, en histoire économique et sociale, était un phénomène oublié depuis longtemps : elle s'était déjà, pourtant, donné libre cours, mais bien des siècles auparavant.

Le phénomène industriel, dans les conditions où il apparaît chez nous au premier tiers du XIXe siècle, n'a-t-il pas, pour réplique, au

XIVe siècle, le phénomène (à la fois commercial et capitaliste, bourgeois, communaliste) de l'apparition du patriciat marchand, de l'Économie urbaine : toile de fond où, une première fois déjà, une classe nouvelle, une bourgeoisie, dynamique et hardie, se révèle comme une force économique et sociale puissante ? Dans des centres aussi éloignés que Florence et Douai, Lyon et Ypres, Lille et Rouen, des hommes ambitieux innovent, découvrant des circuits nouveaux.

Dans la gamme des révolutions de ce type, les années 1830 semblent s'intégrer.

Un ensemble de facteurs — tardifs, d'une part, puissants, par ailleurs (parce que, concomitants, ils additionnent leurs effets) — vont créer le terrain propice de la mutation. Facteurs juridiques, que les historiens du droit mettront particulièrement en valeur ; facteurs « d'acculturation » surtout, qui paraîtront particulièrement déterminants : une ambiance de vie, des préceptes (comme l'« Enrichissez-vous » de Guizot), une « culture industrielle », naissante, mais déjà formant ambiance ; une poussée technologique ; des facteurs politiques, enfin, aussi déterminants (quand l'analyse purement économique, par contre, ne laisse pas très convaincu de l'existence de vents particulièrement favorables) : ces courants vont donner l'occasion à une poignée d'hommes ou de familles — généralement sans liens avec un passé industriel de puissance, souvent obscurs sinon modestes — d'accéder à l'instrument renouvelé de la production : une des dernières classes spécifiques du monde occidental, un groupe social « tardif », une bourgeoisie récente, et, à tout dire — pourraient dire ses ennemis — « parvenue », si, la route n'étant si brillante, rapidement l'épithète (qui fut peut-être employée) ne paraissait imméritée.

Un siècle et demi d'histoire : les quatre âges de l'épopée…

1. Après 1830, l'essor se révèle, d'abord lentement, les conditions de l'épanouissement comme classe nouvelle n'étant réalisées que progressivement. Le Second Empire sera une période absolument déterminante pour le patronat français. C'est l'époque du « décol-

lage » : un souverain aux idées novatrices, acquis à une classe qui a soutenu son avènement et qui, souvent, lui est acquise; un cycle économique — une fois n'est pas coutume — orienté à la hausse conjoncturelle de longue durée; des innovations techniques, en elles-mêmes formidables, acclimatées vers le milieu du siècle — avec retard, bien des années après leur naissance — comme l'utilisation de la vapeur et la révolution ferroviaire; une ambiance politique, point idéale certes, et même en recul, pour la Bourgeoisie d'affaires, sur celle du gouvernement de Juillet, mais, dans l'ensemble, discrètement favorable; les premières améliorations, enfin, d'institutions financières jusque-là très attardées. Tout ceci compte puissamment, et l'on n'est pas étonné, lorsqu'on parcourt l'histoire du patronat français, de découvrir dans chaque province de véritables essaims de « dynasties d'Empire ». C'est l'époque « triomphante » du patronat.

2. A cette ère épique, triomphaliste, qui s'étend du début du règne du Roi-Citoyen jusqu'aux années quatre-vingt, va succéder une période plus sombre, plus difficile, aux succès plus nuancés : la fin du siècle va connaître un dégradé dans les teintes, jusque-là éclatantes, de l'épopée patronale. La Bourgeoisie d'affaires, pourtant fortement ancrée dans ses pouvoirs, va connaître la première remise en cause de ses prérogatives. Cependant que le cycle économique se fait plus maussade (1873-1895), le patronat tend à perdre le pouvoir politique d'une part, à voir son autorité sociale mise en brèche, par ailleurs, par de rudes conflits sociaux. De 1890 à 1914, ce sera la contestation, presque constante, violente, jamais désarmée, toujours renaissante, des patrons et du patronat par une classe de travailleurs qui a pris conscience d'elle-même. Elle met en cause tout l'ordre, toute la grandeur sereine qui apparemment a présidé à l'édification d'un régime né à peine cinquante ans plus tôt... A la défaite politique qui refoule inexorablement l'Entrepreneur dans sa firme et l'y cantonne; à cette contestation sociale qui, même sur ce terrain privilégié, l'Entreprise, met en brèche, par la grève, le pouvoir régulier des patrons, la Bourgeoisie d'affaires française va, manquant de clairvoyance, ajouter ses faiblesses, tissant d'elle-même la fin de son

Ancien Régime : à ses contradictions et à sa lassitude, à son inertie, la crise de 1936 va brutalement apporter son dénouement.

3 et 4. Puis viennent, de 1936 à 1968, trente années jalonnées par deux conflits sociaux et une guerre, marquées surtout par un contexte de civilisation très nouveau, et, déjà, une transformation économique radicale. Le patronat, cependant, achève, paradoxalement, de prendre sa stature, à la faveur d'années difficiles mais où, cependant, la violence semble dépassée : face à l'obligation d'un « dialogue », qu'il faut maintenant établir, on s'organise dans une certaine résistance doctrinale, mais on acquiert aussi, de ce fait, un puissant sentiment de groupe. Après le *patron*, le *patronat* se révèle à nous, au cours de cette période qui eut pu connaître sa disparition.

...et cinq générations de patrons français

Cent quarante années, cinq carrières d'hommes à l'usine... Le premier âge a créé, rudement, dans l'obscurité souvent austère des débuts, mais dans l'atmosphère tranquillisante d'années complices. La seconde génération a connu les fastes de la « fête impériale » : point celle des lampions parisiens, mais le ronronnement puissant des premières vraies machines : elle a étendu son empire. Puis viennent ceux qui affrontent les premiers vents contraires : les petits-fils, qui accèdent à la firme à la fin du siècle qui avait été pour leurs aïeux un âge d'or : sous l'apparence trompeuse de la plus grande stabilité (70 années de IIIe République), s'annonce pour eux l'ère des premiers craquements qu'affronte, à leur suite, la quatrième génération. Celle-ci est à peine entrée dans la tourmente des temps modernes et dans l'incertitude de l'avenir, que voici la cinquième : elle incarne la « problématique » du patronat français.

Parce que cette classe ne se peut réellement comprendre que dans cette dimension temporelle, parce qu'elle fut, et est encore, conditionnée par cette « épaisseur » d'Histoire, il nous faut, pas à pas, parcourir ces étapes de la longue marche du patronat français.

PREMIÈRE PARTIE

LA PÉRIODE ÉPIQUE : NAISSANCE ET GLOIRE DU PATRONAT FRANÇAIS (1830-1890)

« Le patron devra toujours rester l'élément moteur essentiel de l'Entreprise. Celui qui suscite et polarise les initiatives. Celui qui galvanise et entraîne à sa suite tous les travailleurs intellectuels et manuels groupés sous ses ordres » (Huvelin).

Le premier âge d'une classe sociale implique une ligne de pente favorable, une suite de circonstances ouvertes à la naissance du groupe d'abord, à son ascension ensuite. On trouve cette pente, qui pousse au succès, souvent inconditionnel, du patronat, pendant un demi-siècle.

Car, à tout dire, « l'expérience » eût pu ne pas être. La naissance d'une classe nouvelle (la féodalité, puis la noblesse de robe, la nouvelle aristocratie militaire sous l'Empire, la classe des hommes politiques et des administrateurs français tout au long du XIXe siècle, la naissance, de nos jours, du milieu des Cadres et des techniciens) est un fait historique en lui-même assez considérable, induisant, dans son sillage, suffisamment de conséquences sociales, économiques, culturelles, morales, pour que l'analyse de ce qui permit cette venue au monde soit minutieusement tentée. Par ailleurs, les faits sont tellement amples, qu'ils semblent précisément postuler pour leur éclosion et leur réussite une série de causalités exigeantes et précises qu'il convient d'étudier.

Tout d'abord, influences générales, climat d'ensemble qui baigne le « milieu », l'industrie française et ses dirigeants, au début et au milieu du siècle dernier. Cette bourgeoisie naissante eût pu être écrasée dans l'œuf : elle ne le fut pas. Une première observation, sommaire, nous fait croire à son épanouissement jusque vers 1880-1890. Il convient d'éclairer cette phase, dans l'ensemble ascendante.

Il faut, cernant de près les divers facteurs — idéologiques, juridiques, technologiques, géographiques — *presque tous en changement* après la Révolution de 1789, comprendre comment et pourquoi la naissance d'un système économique nouveau put s'opérer et se poursuivre, permettant, à son tour, l'éclosion et l'enracinement d'un groupe social durable, que l'on peut convenir, d'appeler dès ses débuts, le « Patronat ».

L'analyse, ensuite, du « caractère » patronal. La psychologie, ici, est appelée à l'aide de l'enquêteur. Celui-ci, scrutant le milieu humain nouvellement apparu (comme ces îlots surgis du fond de l'océan à la suite d'un plissement de l'écorce terrestre), tente de déceler en quoi cette aristocratie nouvelle sut être l'artisan de son succès en accroissant d'elle-même la force des vents, dans l'ensemble favorables, qui avaient aidé ses premiers pas. Le « personnel patronal », ce sont des portraits de dynastes, avec leurs qualités et, rapidement apparues, leurs déficiences, leurs petitesses, leurs défauts... Ces « rayons » et ces « ombres » permettront peut-être de comprendre en profondeur comment le patronat put parcourir, dans le succès et dans la gloire, la première partie de sa route : ils éclaireront déjà les périodes plus difficiles et plus sombres qui succéderont.

Chapitre premier

LES COURANTS NOUVEAUX...

I. Les facteurs d'ambiance

Tenter d'éclairer avec une particulière insistance les facteurs d'ambiance, les éléments — toujours très informels — que représentent les courants de culture, de croyances, de morale, qui baignent et environnent, créent et conditionnent, un type de civilisation, l'exaltant et la renforçant, paraîtra à certains une outrance.

D'aucuns — spécialistes du Droit, économistes, même historiens — risquent de voir là un parti pris d'insolite, quand l'approche traditionnelle du problème consiste, plus rigoureusement, à privilégier les facteurs juridiques, d'une part, le contexte économique, par ailleurs, expliquant, de 1830 à la fin du siècle en Europe occidentale, l'avènement d'un monde nouveau.

Il paraît bien pourtant — sans nier la valeur de ces deux types classiques d'explication, dont l'un, au moins, paraît éclairant — que les éléments culturels, à la fois synthèse et catalyseur de tous les autres, aient été primordiaux pour le « décollage » d'un type rénové de civilisation, bourgeoise, capitaliste, mécaniste : « patronale » à tout dire. La Renaissance, déjà, avait été, quant à elle, une série d'inventions techniques, aux répercussions économiques, comme la boussole ou l'imprimerie; elle fut aussi la Contre-Réforme catholique, tout un contexte de morale, de religion, d'idéologie : une politique, un

type de littérature, renouvelés dans leurs profondeurs. Le XIXe siècle — industriel et urbain, scientifique et affairiste — paraît basé, épaulé par une « Morale ». Le nouveau « Virtuose » n'y est plus le « prince », génial et dénué de scrupule, de Machiavel, mais, entre autres figures, hautes en couleur, de cette époque qui connaît un renouvellement de son personnel d'action, l'homme d'affaires, l'« entrepreneur », le « manufacturier », celui que rarement encore, dans les débuts au moins, on appelle l'« industriel » : le « Patron ». Dans l'éclosion de la vocation, dans la naissance de la conscience patronale, les facteurs d'environnement, l'air que l'on respire, la morale de groupe jouent un rôle de ferment... Tels sont, sur le devant de la scène, les facteurs d'ambiance.

Le primat des croyances

Ces éléments favorables, cependant, ne sont pas seulement les gratuites acquisitions d'une époque aimable, favorisant l'accession d'un groupe social nouveau à la puissance. Extérieurs, certes, pour beaucoup, à la bourgeoisie montante, ces courants soufflent *du dehors*, comme des vents favorables, des encouragements, comme une atmosphère de confort idéologique, qui baignera le Monde de l'Entreprise au cours de ses premières années, comme un système nouveau de « valeurs », d'éducation, de buts avoués et d'idéaux proposés : une certaine conception de l'existence. « Enrichissez-vous » dit Guizot. Mais, sous un autre angle de vue, c'est un contexte idéologique *secrété à son tour par le milieu lui-même*, milieu qui s'exprime, agit, et construit, de son côté, un édifice d'idées, de « représentations », de croyances qui réagissent à leur tour sur la civilisation nouvelle.

Il paraît indispensable, pour s'affirmer dans sa cohésion, aventurer sa croissance, mais surtout se carrer dans sa solidité ou, plus tard, s'organiser dans la résistance, que le groupe social nourrisse, cultive, approfondisse une doctrine : beaucoup plus importante par son dynamisme, par sa vitalité, que par son contenu même, juste ou erroné, cette doctrine donne à ses promoteurs l'indispensable confiance en soi. Dans la mesure où la « Morale » du Capitalisme, plus tard, disparaîtrait ou, même, s'émasculerait, la position même du

patron et du patronat, face aux autres groupes sociaux, s'effriterait, parce que la seule défense réelle d'une civilisation est celle qui se base sur une croyance ancrée en sa valeur morale.

Ceci rendra compte, pour l'histoire du patronat français, de la supériorité des « fourmilières patronales » sur les « îlots » de patronats isolés... Dès le milieu du XIXe siècle, des patrons lucides le sentent tellement qu'ils prédisent l'écrasement des centres secondaires (Fourmies) par les grands blocs industriels (Roubaix-Tourcoing). Ils pressentent qu'une considérable supériorité de permanence est manifestée par les grandes conurbations industrielles sur les patronats esseulés, là où la cohésion, la solidarité, la conscience de classe, la politique des alliances, n'existant pas, ne peuvent cimenter les dynasties dans la solidité et la durée. Là où la « Morale » patronale, chez le petit patron, briquetier ou sucrier de la Picardie ou des Vallées d'Artois, ou chez l'industriel des Vosges également isolé, a conditionné moins fortement et moins solidement un milieu qui, moins dense, l'a ressentie plus faiblement, des pans entiers de patronat ont disparu et ont presque sombré dans l'oubli. On sent, dans ces régions secondaires, une formidable érosion.

Un contenu de la croyance : le providentialisme patronal

Un des aspects de cette « Morale » que, logiquement et comme par un réflexe physiologique, le groupe patronal va exprimer, avec puissance et continuité, tout au long du siècle, apparaît dans cette croyance, qu'il fait sienne, du parfait accord, de la totale entente, entre la prospérité de ses entreprises, et donc la sienne propre, et la santé de la « collectivité nationale ». Le couple formé par l'Entreprise et le Patronat, d'une part, la Collectivité économique nationale, par ailleurs, est fait de termes qui vivent et se développent en parfaite homologie. Une puissante propagande en faveur du « système » est secrétée par le milieu lui-même qui, relayé par la doctrine gouvernementale de trois régimes politiques au moins — le Gouvernement de Juillet (« Enrichissez-vous »), l'Empire (« le plein emploi »), la IIIe République débutante (la « muraille de Chine ») — va bâtir le « système de défense » le plus éloquent, le plus efficace, et pour long-

temps, contre les attaques extérieures portées au régime : tout ce qui nuit à l'entreprise nuit, par là même, au pays. La noblesse de l'Ancien Régime finissant, sceptique et désabusée, peut-être plus lucide, était minée par l'absence de ces croyances qui, seules, permettent de courir les grandes aventures. Elle s'effondrait, elle, logiquement.

Dans cette providentielle concordance entre la santé de l'Entreprise et celle de la Nation, un rôle capital est reconnu à l'Entrepreneur : pendant près d'un siècle, et pratiquement sans faille dans les âmes patronales — du plus hardi au moins optimiste — la croyance est solidement ancrée, selon laquelle les « lois économiques » ne peuvent se donner libre cours que si la gestion de la firme par l'Entrepreneur est acceptée par tous, sans condition. C'est sur lui que repose, et que doit reposer, la marche du système dont il est le centre incontesté. Sous la seule sanction de sa responsabilité économique (la réussite ou la faillite), le Patron pourra tout décider, tout « entreprendre », avec une volonté, inconditionnellement exprimée, d'exclure tout contrôle extérieur de l'État (puissance qui n'est pas encore tutélaire) et des travailleurs (groupe qui n'est pas encore socialement majeur) : ainsi est né le « providentialisme » patronal.

Une conception profondément inégalitaire, féodale, paternelle, patriarcale : dans tous les domaines (et la bourgeoisie industrielle, alors, va les contrôler tous), économique, social, politique, l'observateur retrouve les traces directes, d'abord, puis les suites d'une doctrine à qui il a suffi d'exister pour expliquer certains « réflexes conditionnés » qui, aujourd'hui encore, peuvent se manifester.

...mais, parfois, une cruelle lucidité...

Ce « providentialisme » n'est pas forcément le synonyme exact d'un optimisme inconditionnel, croyance béate en la facilité des choses, en l'automatisme du progrès, en l'aspect globalement souriant d'un système de civilisation qui, profondément renouvelé, aurait amené à l'âge d'or les producteurs, entrepreneurs et travailleurs, adonnés au système économique des temps nouveaux.

Il n'est que de prendre connaissance des correspondances ou des écrits de ce temps, que d'étudier le contenu des enquêtes qui,

déjà paru :

LE PRÊTRE FRANÇAIS Pierre PIERRARD

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre